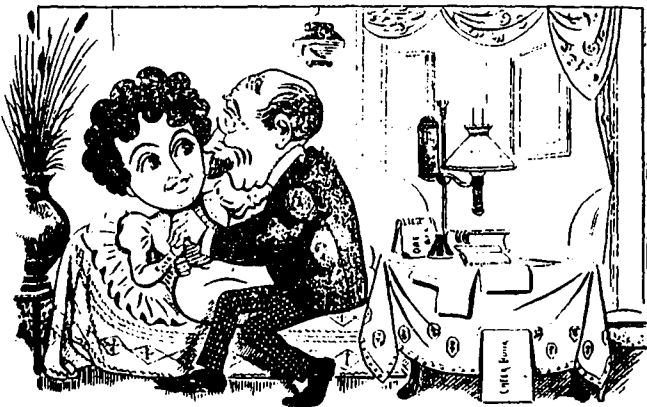


UN RÊVE DE MADAME JOLICŒUR



I

Madame Jolicœur était un soir à lire les journaux illustrés dans le cabinet de son mari. Monsieur Jolicœur mettait ses comptes en règle et ne souillait mot, ce qui fait que Madame se mit à songer à tout ce qui lui manquait pour être convenablement habillée.



II

—A quoi songes-tu donc ? lui dit tout à coup son mari.
—A quoi !... mon cher ami, je pense que je n'ai plus rien à me mettre et que, si cela continue, l'on me verra bientôt en ville dans le costume de notre mère Ève.
—Jamais ! fit énergiquement monsieur Jolicœur en lui prenant les mains.

s'éloigna en marchant avec des mouvements gracieux et des pas de danse, faisant tinter ses grelots ; et dans les airs résonna cette musique primitive, simple, incohérente, à laquelle seuls les enfants comprennent quelque chose. On ne voyait plus du fou que les quartiers voyants de son costume, on n'entendait plus des grelots qu'un son lointain... mais l'objet de terreur s'étant éloigné, les sons et les couleurs demeuraient attirants et l'enfant, les yeux grand ouverts, fixés sur Triboulet, traînait vers lui sa nourrice par son tablier. La nourrice se laissait faire. Et Triboulet ne reculait plus. L'enfant arriva jusqu'à dix pas de lui, et là s'arrêta net, ébahi. Alors Triboulet lui envoya son sourire, et du bout de ce sourire un baiser tout court, et il se sauva.

Le lendemain matin, les premières paroles que prononça l'enfant à son réveil fut : "Je veux voir Uigue, Uigue." On fit savoir ce désir à Triboulet. Mais il ne se laissa approcher qu'avec des ménagements, se faisant désirer plutôt qu'il ne se proposait. Au bout du second jour le fou et l'enfant étaient deux grands amis. Le plan de Triboulet était simple et habile : c'était d'amuser l'enfant pour s'en faire aimer et de s'en faire aimer pour lui faire du bien. Quand il vit le jeune prince malingre et chétif, il comprit la tâche qui lui incombait. Il obtint de la princesse la faveur d'avoir sa chambre à côté de celle de l'enfant afin que du matin au soir et du soir au matin, rien de lui ne lui échappât. Il y avait bien à faire près de ce tout jeune enfant. Car sa santé délicate avait été la cause de la façon peu virile dont on l'avait élevé. Non seulement tout et tous pliaient sous sa volonté, ce qui était regrettable pour son caractère, mais tout ce qui était nuisible à sa santé lui était accordé parce que ses parents n'avaient pas le courage de le lui refuser et que les valets avaient ordre de tout lui céder. Ces faiblesses se portèrent heureusement sur une bonne nature, et Triboulet n'eut pas trop de peine à redresser le mal.

Le jeune prince devint souple et soumis. A cette éducation d'enfant gâté succéda peu à peu une éducation ferme et vigoureuse. Triboulet y mit toute sa tendresse et tout son esprit. De même qu'il travaillait le caractère du prince, il cherchait à fortifier son corps. Des exercices physiques le développèrent doucement en même temps que sa nourriture ne fut plus soumise à son caprice. Les heures de lever, de coucher, de repas, de promenades devinrent régulières, et sous l'influence de ce régime corporel et moral, l'enfant se transforma.

Pendant une maladie que fit le jeune prince et durant laquelle la princesse fut au désespoir, Triboulet fut seul au château à joindre au calme, à la présence d'esprit cette surveillance intime qui fait qu'un garde-malade habile vaut autant que le médecin. Grâce à sa fermeté, il obtint de l'enfant qu'il acceptât de lui des soins et des médicaments qu'il eût refusé de prendre avec tout autre et dont l'urgence était telle que le prince eût succombé sans leur secours. Les forces de l'enfant ne furent pas longues à revenir pendant que les bruits de victoire annonçaient le prochain retour du seigneur de La Trémoille.

Un jour, la princesse reçut un message de son mari lui annonçant qu'il serait bientôt auprès d'elle, et lui demandant de ses nouvelles et de celles de son fils. "Notre enfant, répondit-elle, est vivant et superbe. Vous ne pourrez croire en le voyant que la mort l'a frôlé. Mais près de lui le roi avait mis un ami ; c'est Triboulet qui l'a sauvé !"

Les hérauts d'armes avaient déjà fait retentir non loin des remparts du château les hauts faits du lieutenant-général et le jeune prince excité de joie par les transports de l'allégresse universelle, ne parlait à son ami que de cheval de bataille et de victoire. Or, le seigneur de La Trémoille arrivait, escorté de ses gens, épée au côté, bannière au vent, et le jeune prince, monté sur Triboulet, son cheval obéissant et fier, le faisait courir à sa rencontre. Il le guidait ferme et droit, prenant l'oreillette pour guide, le poing serré sur la hanche, comme pour tenir l'épée, l'air imposant et joyeux, dirigeant sa monture vers la cour d'honneur.

Les acclamations retentissent ; les trompettes font vibrer leurs plus joyeux accents ; les armes brillent dans les airs et les costumes des gens de combat ajoutent une note imposante à l'entrée triomphale du seigneur de La Trémoille. Devant son épouse bien aimée, le vainqueur aperçoit son fils radieux, en pose de cavalier, plein de hardiesse, resplendissant de santé. Toute la majesté du cérémonial cesse. Le seigneur de La Trémoille n'est plus un guerrier. Vivement, il enfonce son épée dans le fourreau, met pied à terre, fait taire les trompettes, arrête la marche de l'escorte, et, dans ses bras de père, serre son fils sur son cœur. Puis le tend à bout de bras pour mieux l'admirer. Triboulet ne bouge pas.

"Comment ! dit le seigneur ému et troublé, c'est là, Triboulet, le frère enfant que je vous ai confié ?..."

Le bouffon lève la tête, sourit et répond : "Et l'on dit, monseigneur, que la victoire est à vous !... — Sonnez, trompettes, s'écria le seigneur, la victoire est à Triboulet !"

AUGUSTA JATOUCHE.

SURE DE LA RENCONTRER

Mme Vieillebique. —Tiens, bonjour, M. de Saint-Trottin ; j'allais justement chez vous pour rendre visite à votre femme. Est-elle à la maison, en ce moment ?

M. de Saint-Trottin. —Vous êtes sûre de l'y rencontrer. Quand je suis parti, elle se préparait à sortir pour aller se faire arracher une dent.

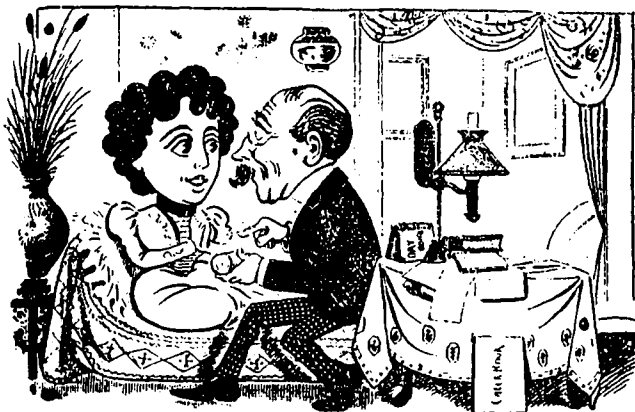
PAS UN MENTEUR

Boulifard (à un heureux pêcheur qui fait une abondante récolte). — Dites donc, vous, l'ami, jetez-moi donc six de ces poissons là.

Le pêcheur (interloqué). —Comment, vous jeter six de mes poissons ?

Boulifard. —Oui, car alors je pourrais m'en retourner chez moi et dire à ma femme que je les ai attrapés. Je puis être un pêcheur médiocre, mais je ne suis pas un menteur.

Quand vous ne pouvez séduire, tâchez d'effrayer. —MACHIAVEL.



III

—J'entends que ma petite femme soit la mieux mise de toutes et s'il faut dépenser pour cela \$500, \$1,000, je suis assez riche pour lui donner tout ce qui lui faut.

—Comment, mon ami...

—Certainement, je veux que tu ne manque de rien.



IV

Et monsieur Jolicœur, ayant invité sa femme à s'habiller, ils sortirent immédiatement et se rendirent chez le bon faiseur où Madame choisit un costume de \$150 qui lui plaisait fort et qu'elle convoitait depuis longtemps.